



HAL
open science

Adolphe Alphand : Quelles traditions polytechniciennes ?

Alexandre Moatti

► To cite this version:

Alexandre Moatti. Adolphe Alphand : Quelles traditions polytechniciennes ?. Michel Audouy, Jean-Pierre Le Dantec, Yann Nussaume, Chiara Santini (dir.), Le Grand Pari(s) d'Alphand. Création et transmission d'un paysage urbain, Éditions de la Villette, Paris, 2018 (p. 50-57), 2018. halshs-02130557

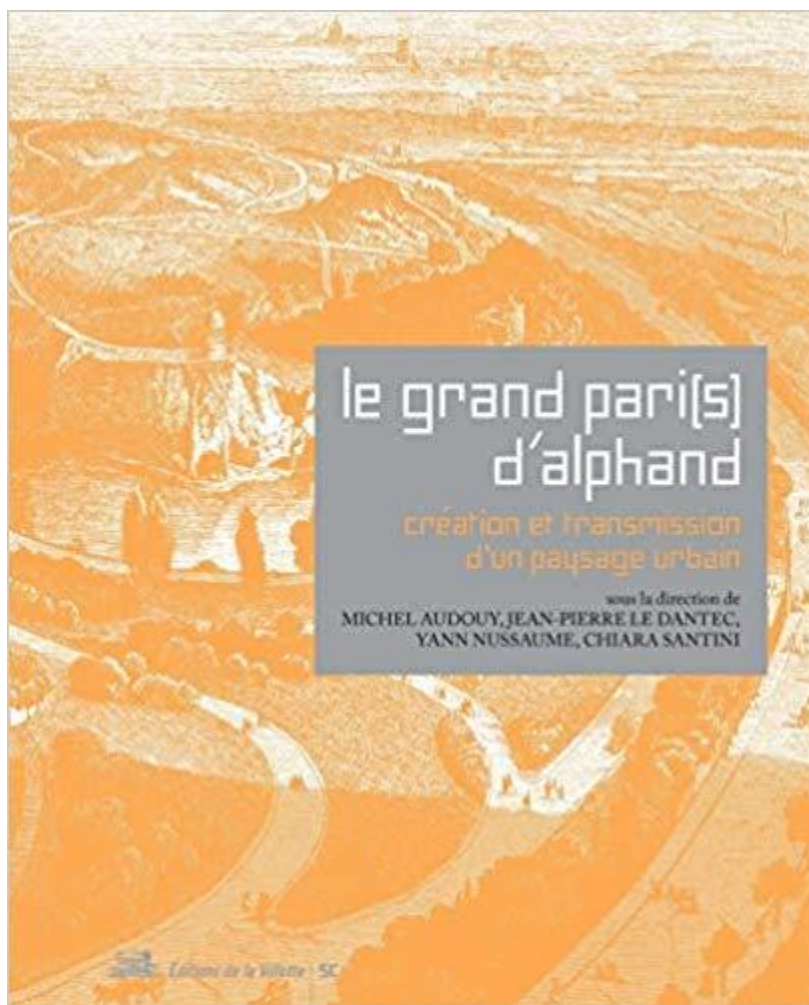
HAL Id: halshs-02130557

<https://shs.hal.science/halshs-02130557>

Submitted on 15 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Alexandre MOATTI, article in Michel Audouy, Jean-Pierre Le Dantec, Yann Nussaume, Chiara Santini (dir.), *Le Grand Pari(s) d'Alphan. Création et transmission d'un paysage urbain*, Éditions de la Villette, Paris, 2018 (p. 50-57)

Alexandre MOATTI est ingénieur en chef des Mines, chercheur associé en histoire des sciences et des techniques à l'université Paris-Diderot (laboratoire SPHERE, UMR 7219), où il mène un séminaire M2-R 'Histoire de la critique de la modernité technique'. Il est aussi directeur éditorial à la FMSH de la bibliothèque numérique d'histoire des sciences BibNum (www.bibnum.education.fr) et de la chaîne vidéo universitaire www.cultureGnum.fr (Canal-U). Il est président d'honneur de la SABIX, Société des Amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de l'École polytechnique (CV complet et publications à www.moatti.net).

Adolphe Alphan d : Quelles traditions polytechniciennes ?

Connaissant peu la personne et l'œuvre d'Alphan d, personnalité un peu oubliée de nos jours y compris dans le public cultivé, nous avons cherché à l'étudier sous le prisme de son appartenance à la communauté polytechnicienne, et des traditions historiques s'y rattachant. Il nous est apparu qu'Alphan d ne saurait être affilié à la tradition des ingénieurs-savants ; bien plus évidente est son inscription dans la grande tradition historique des polytechniciens ingénieurs du Corps des Ponts et chaussées, bâtisseurs et aménageurs. Nous nous sommes alors posé la question de son rapport à la modernité et à la technique, et émettons l'hypothèse – à approfondir – qu'il pourrait préfigurer le concept ultérieur de *technocratie* (pouvoir par la technique, et vecteur de la modernité) – tradition polytechnicienne s'il en est.

*

Alphan d appartient d'abord à la tradition polytechnicienne par sa famille. Son oncle Jean Antoine Alphan d (1777-1830) fait partie de la première promotion de Polytechnique (X1794). De son père François Alphan d (1778-1854, X1797) on sait peu de choses : c'est un canonnier de l'an II, entré à l'X en 1797, qui fait une carrière militaire – il commande l'artillerie à Lyon lorsqu'éclate la révolte des Canuts en 1831 ; il est répertorié comme étant de tradition républicaine sa vie durant.

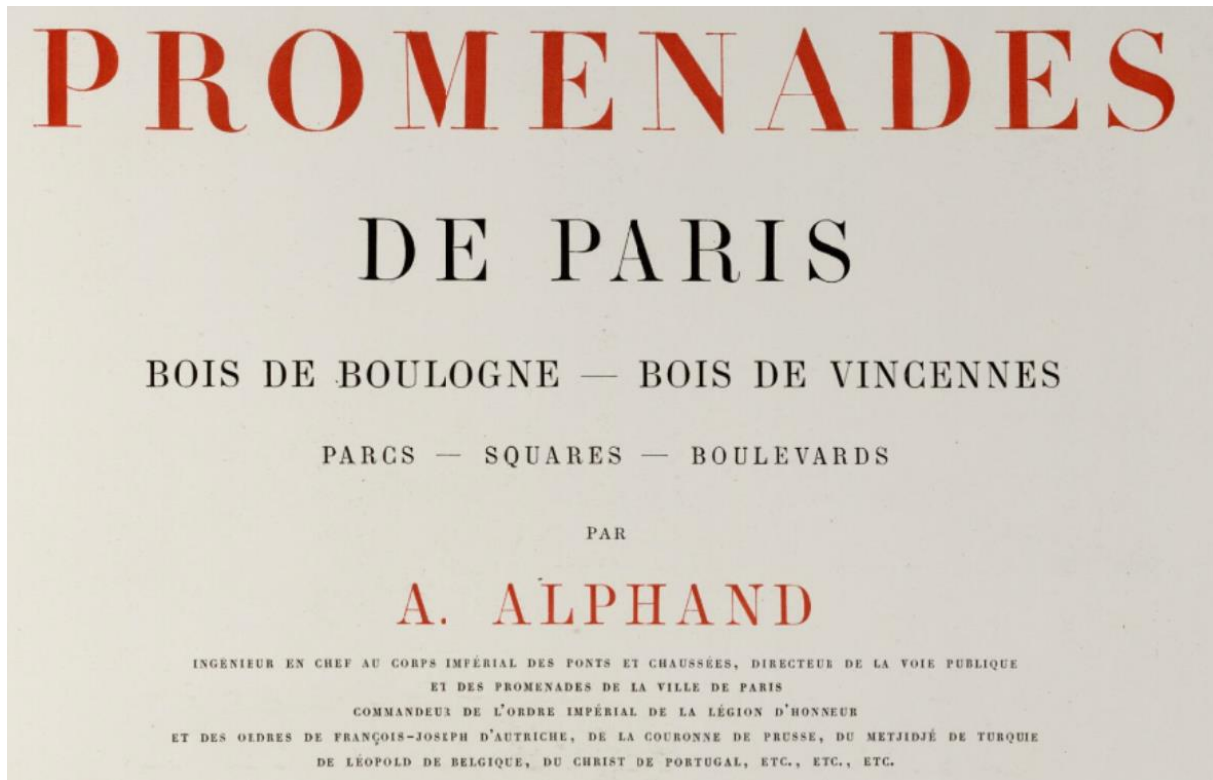
La tradition familiale qu'il perpétue s'éloigne quant à elle du métier d'ingénieur : si son fils est ingénieur ferroviaire (mais non polytechnicien¹), son petit-fils Charles (1879-1942) est diplomate, ambassadeur en URSS de 1933 à 1936, et son arrière-petit-fils Hervé Alphan d (1907-1994), proche de De Gaulle à Londres pendant la Seconde Guerre mondiale, est longtemps ambassadeur à Washington, de 1956 à 1965. C'est à ce dernier qu'aujourd'hui, même dans le public cultivé, on associe le nom d'Alphan d – plutôt qu'à son arrière-grand-père, créateur des jardins parisiens.

Au point que *notre* Alphan d avait depuis un certain temps perdu jusqu'à son prénom usuel : à la faveur de l'arrivée de l'internet, il était prénommé Jean-Charles sur l'encyclopédie en ligne Wikipédia, dans toutes les langues, y compris le français². Lui qui avait pour prénoms

¹ Le fils d'Alphan d épousera la fille d'Hervé Faye (1814-1902, X1832, ingénieur du Corps des Ponts), professeur d'astronomie et de géodésie à Polytechnique. Sur Faye, voir le *Bulletin de la SABIX* n°55 (2014) qui lui a été consacré à l'occasion du bicentenaire de sa naissance.

² Nous avons bien entendu rectifié la page Wikipédia en français (l'erreur subsiste dans les autres langues). L'origine américaine de l'encyclopédie (généralement les pages de célébrités, même françaises, furent traduites depuis la page en anglais – ce fut le cas de la page Alphan d) peut expliquer une mauvaise gestion des trois prénoms traditionnels français (Alphan d n'est pas la seule victime, mais son cas est caricatural) ; d'autant qu'au XIX^e siècle, c'est souvent le dernier prénom qui est le prénom usuel, cette tradition s'estompant par la suite.

Jean, Charles, Adolphe se trouvait parfois affublé de ce prénom composé, peut-être un peu inhabituel au XIX^e siècle. Il est étonnant de voir comment cette erreur de nommage, émanant de l'encyclopédie en ligne, est reprise dans de nombreux sites rendant hommage à Alphand³, y compris lors du bicentenaire de sa naissance...



Quelques mentions du prénom d'Alphand, *Adolphe*, de son vivant : la page de titre de son ouvrage, *Les Promenades de Paris* ; la préface signée au livre d'Henri de Parville, *L'Exposition universelle*, Paris, J. Rothschild, 1890 ; et la *Lettre* de 1868.

³ Par exemple le Siaap Service public de l'assainissement francilien (successeur du service qu'Alphand dirigea en fin de carrière !) <http://www.siaap.fr/fr/former-transmettre/mieux-comprendre-l-assainissement/principes-et-procedes/histoire-les-figures-de-l-assainissement/jean-charles-alphand/>; un article de 1998 de *Libération* sur la controverse de la Tour Eiffel http://www.liberation.fr/cahier-special/1998/01/12/contre-ce-monstre-de-tour-eiffel-a-monsieur-alphand-1_544693. Et même le Larousse en ligne <http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Alphand/104972>. Dans A. Clerval, *Paris sans le peuple. La gentrification de la capitale* (La Découverte, 2013), on peut lire p. 35 « le préfet Jean-Charles Alphand » (ce qui est erroné et pour le titre et pour la prénom). En 1989, dans une excellente émission télévisée de Bernard Rapp, Alphand est prénommé correctement, mais la présentation faite bien plus tard de cette même émission par l'INA (gardien des archives télévisuelles publiques) utilise le prénom erroné (<http://www.ina.fr/video/CAB89018974>, consulté le 9 février 2018).

Le Directeur général des Travaux
de l'Exposition Universelle de 1889,

ce est par

4

LETTRE

A Messieurs les Membres de la Commission de l'organisation
municipale de Paris et des Communes du département
de la Seine.

par
A. Alphand

*

Mais ce sont évidemment les traditions polytechniciennes à caractère professionnel que nous souhaitons développer ici – en particulier celles liées aux polytechniciens du Corps des Ponts (X-Ponts). Alphand peut-il être rattaché à la tradition d’X-Ponts architectes, tradition ancienne qui se prolonge de nos jours jusqu’à Jean-Marie Duthilleul (né en 1952, X1972), qui fut architecte de la SNCF, ou Paul Andreu (né en 1938, X1958), architecte d’aéroports ? De fait, l’enseignement de l’architecture structure Polytechnique dès sa création⁴ : à Jean-Nicolas-Louis Durand (1760-1834), professeur pendant 40 ans (de la création de l’École en 1794 jusqu’à sa mort) succède de 1837 à 1867 Léonce Reynaud (1803-1880), lui-même polytechnicien et ingénieur des Ponts. Même si Alphand entre à Polytechnique en 1835, dans la période de transition entre ces deux enseignements, on pourrait le rattacher à cette tradition polytechnicienne ; cependant il apparaît bien plus comme un ingénieur – à l’image

⁴ Sur l’enseignement de l’architecture à Polytechnique au XIX^e siècle, on peut lire le *Bulletin de la SABIX*, n°16, 1996, École Polytechnique et architecture ([en ligne](#)).

de ceux décrits Antoine Picon dans son livre sur la première École des Ponts et chaussées⁵, un ingénieur qui savait bien évidemment « s’entourer d’hommes compétents⁶ », dont des architectes.

Deuxième question, à laquelle la réponse sera plus tranchée. On ne retiendra pas Alphand comme appartenant à une tradition d’« ingénieurs-savants » polytechniciens (souvent eux aussi membres du Corps des Ponts). Expliquons brièvement cette intéressante notion. Dans le sens savants → ingénieurs (sens assez classique) : de formation scientifique, ils appliquaient la science aux nombreuses applications née de la révolution industrielle ; dans le sens ingénieurs → savants (plus spécifique), ils constituaient, sur la base de leur pratique d’ingénieur dans cette révolution industrielle, de nouvelles branches de la science, comme la mécanique appliquée et la théorie des machines (Coriolis), l’hydraulique (Navier), la résistance des matériaux (Lamé), les moteurs à vapeur (Clapeyron)⁷. Il serait tentant d’inclure Alphand dans cette catégorie, comme si une *science* des parcs et jardins avait vu le jour avec lui. Dans l’acception stricte du mot *science* qui structure cette notion⁸, ce serait erroné. D’abord la période est restreinte de ces « ingénieurs-savants », ceux de « l’école de Monge », entre la création de l’X (1794) et les débuts de la Restauration (c’est-à-dire entre les X1794 et X1820, la date marquant l’entrée à Polytechnique) : Alphand, entré en 1835, est éloigné de cette période. Mais, même en quittant une vision historique trop obtuse et en élargissant chronologiquement la notion, on ne saurait y faire entrer Alphand, car celui-ci n’a pas d’œuvre scientifique à son actif : même s’il y a chez lui un souci *scientifique* de classification⁹, il ne *théorise* pas une science des parcs et promenades (il apparaît d’ailleurs bien plus comme un praticien que comme un théoricien). Ceci le distingue de son collègue du Corps des Ponts à la Ville de Paris, Eugène Belgrand (1810-1878, X1829) qui produit un certain nombre d’articles scientifiques à partir de 1846, notamment dans les *Annales des Ponts et chaussées* (qui avaient été créées en 1831), et qui sera élu membre libre de l’Académie des sciences en 1871. Rien de tel chez Alphand, dont les travaux écrits sont composés d’une part d’ouvrages descriptifs à caractère artistique et technique, d’autre part de comptes-rendus financiers ou de notes administratives d’organisation.

⁵ Antoine Picon, *L’Invention de l’ingénieur moderne : l’École des Ponts et chaussées ; 1747-1851*, Paris, Presses de l’École nationale des Ponts et chaussées, 1992.

⁶ Michel Vernès, notice « Alphand », dans *Dictionnaire des architectes*, coll. « Encyclopædia universalis », Paris, Albin Michel, 1999.

⁷ On trouvera à cet égard l’article fondateur (*Science in Context*, 1993) de l’historien des sciences Ivor Grattan-Guinness (1941-2014), « L’ingénieur-savant, 1800-1830. Une figure négligée dans l’histoire des mathématiques et de la science en France », traduit en français et en ligne sur la bibliothèque numérique d’histoire des sciences BibNum : <https://www.bibnum.education.fr/sciences-humaines-et-sociales/histoire-de-l-enseignement/l-ingenieur-savant-1800-1830>

⁸ Ainsi par exemple l’expression donnée à propos d’Alphand « la science et l’art du paysage urbain », citée par Chiara Santini, « "De la science et de l’art du paysage urbain" dans les *Promenades de Paris* (1867-1873), traité de l’art des jardins publics », (in ‘Jean-Charles-Adolphe Alphand et le rayonnement des parcs publics de l’école française du XIX^e siècle’, Journée d’études du 22 mars 2017) date-t-elle, en 1871 (dans le journal *L’Illustration* comme le rappelle l’auteure), d’une ancienne acception du mot *science*, signifiant plutôt *savoir*.

⁹ Voir par exemple A. Alphand, *Arboretum et fleuriste de la ville de Paris* [...], J. Rothschild, 1875.

Troisième catégorisation possible, celle de « l'écologie ». Rebutons-la plus catégoriquement encore. Si nous l'évoquons, c'est parce que la figure d'Alphand comme ingénieur des Ponts « écologiste », à travers sa création de divers jardins et promenades parisiens, peut être enrôlée abusivement dans des discours visant à justifier par l'histoire la fusion de 2009 entre le Corps des Ponts et celui des Eaux et Forêts, en milieu polytechnicien et administratif contemporain notamment. Ou dans d'autres milieux, prompts à enrôler Alphand dans une discipline du « génie écologique », pratiquée par des « professionnels du végétal¹⁰ ». Cette idée anachronique d'un Alphand écologiste avant l'heure nous paraît même quasi opposée à l'idée de modernité technique qui anime Alphand.

*

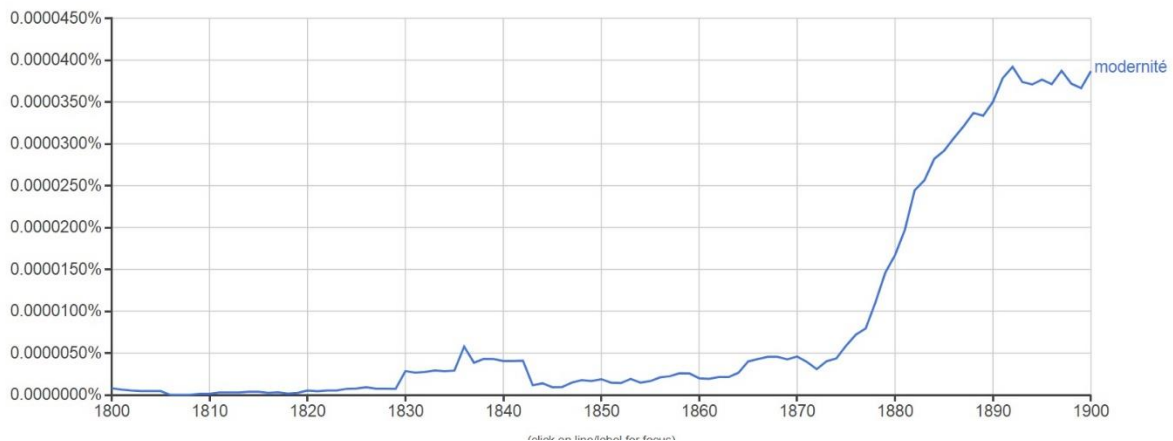
C'est cet idéal-là auquel nous souhaitons nous référer à présent, en le croisant avec l'historiographie des traditions polytechniciennes. Tout d'abord celle d'un Corps des Ponts aménageur et bâtisseur : cette tradition est bien connue, et sa première trace d'envergure – sous les ordres d'un pouvoir politique fort – date précisément du début des années 1860. Le pouvoir politique est représenté par Napoléon III et par le baron Haussmann, préfet de la Seine, qu'entourent trois X-Ponts : Alexis Michal (1801-1875, X1819), directeur du service municipal des travaux de la Ville de Paris de 1855 à 1870 ; et, plus connus, ses collaborateurs Eugène Belgrand et Adolphe Alphand, ingénieur en chef au service des Promenades¹¹. En suivant dans le temps cette tradition polytechnicienne, on ne peut manquer de faire le parallèle avec la V^e République, et l'aménagement du Grand Paris cent ans plus tard : le pouvoir politique à volonté transformatrice étant représenté par le général de Gaulle (un rien... bonapartiste ?), le transformateur en chef étant l'inspecteur des Finances (futur préfet) Paul Delouvrier (1910-1995), délégué général au district parisien de 1961 à 1969, qui a lui aussi à ses côtés des ingénieurs des Ponts : Jean Millier (1917-2006, X1938), premier maître d'œuvre du quartier d'affaires de La Défense, Bernard Hirsch (1927-1988, X1945), concepteur de la ville nouvelle de Cergy-Pontoise, ou Serge Goldberg (né en 1927, X1948), concepteur de la ville nouvelle de St-Quentin en Yvelines.

Mais allons aux racines de cette tradition-là : la « modernité » d'une part, le pouvoir par la technique (ou *technocratie*) d'autre part, en examinant la manière dont Alphand y est associé. Premier concept, celui de *modernité* : l'utilisation du terme explose entre 1875 et 1890. Même s'il n'est pas nécessairement qualifié ainsi à l'époque, le projet d'Haussmann est celui de la modernité ; ce sera aussi le projet de la III^e République naissante, cette fois-ci exprimé et conjugué avec l'idée de progrès (le « progressisme »). Et c'est aussi à cette lumière du progrès et de la modernité que l'œuvre d'Alphand sera plus tard jugée : comme le

¹⁰ Voir l'annonce de colloque (mars 2017, qui mentionne le bicentenaire d'Alphand) d'un syndicat professionnel des experts du végétal et du paysage, au Conseil économique, social et environnemental (<http://genie-vegetal-ecologique.fr/site/colloque-genie-vegetal-2017>)

¹¹ Antoine Picon signale un autre ingénieur des Ponts, Jean Darcel (1823-1906, X1842), « véritable second d'Adolphe Alphand et très probablement l'auteur de nombreux aménagements attribués à ce dernier » (in « Nature et ingénierie : le parc des Buttes-Chaumont », *Romantisme*, n°150, 2010).

mentionne une notice à son propos, avec Alphand « le jardin n'est plus un simple accessoire décoratif, il devient un instrument perfectionné de progrès, un symbole de modernité [...]»¹² ; et, dans un article sur les *Promenades de Paris*, les espaces publics parisiens sont présentés fort pertinemment comme « l'accomplissement du paradigme progressiste¹³ ».



Évolution des occurrences du terme *modernité* au XIX^e siècle. Si cette analyse, réalisée avec Google Ngram Viewer, peut être biaisée car fondée sur la base des ouvrages numérisés par Google, la tendance lourde ne trompe pas : l'utilisation du terme est multipliée par sept entre 1875 et 1890.

Du vivant d'Alphand, le terme *modernité* apparaît sous sa plume en 1887, dans sa réponse à la fameuse lettre des artistes (dont Victorien Sardou, Alexandre Dumas fils, François Coppée, Charles Gounod, Charles Garnier, Guy de Maupassant,...) contestant l'érection prévue de la Tour Eiffel lors de l'exposition universelle de 1889. Alphand, commissaire de cette exposition, y déplore « un manque d'originalité et de modernité flagrant », si Paris venait à se passer de cette Tour Eiffel. Le terme *modernité* est, au cours du XIX^e siècle, d'abord lié à la littérature et à l'art (les Anciens et les Modernes) ; il apparaît plus tardivement comme lié à la technique – c'est le cas, en partie, chez Alphand. En partie seulement, car la Tour Eiffel reste sans doute une œuvre d'art (d'une modernité qui s'oppose à l'art antique), pas uniquement technique¹⁴ ; mais c'est aussi un symbole d'exaltation de la technique. Et, quand Alphand insiste en écrivant que la Tour Eiffel « sera [s]on chef d'œuvre », comme un couronnement, c'est sans doute à la lumière de ce mélange d'art, de technique et de modernité que lui-même voit, en 1887, l'ensemble de ses réalisations. Il a cette vision au

¹² Notice par Michel Vernès, *Dictionnaire des Architectes*, op. cit.

¹³ C. Santini, art. cité.

¹⁴ Voir l'introduction de Liliane Hilaire-Pérez, dans Christiane Demeulenære-Douyère et Liliane Hilaire-Pérez (dir.), *Les Expositions universelles. Les identités au défi de la modernité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes 2014. L'auteure souligne « la tension entre art et industrie qui ne cesse de s'affirmer lors des expositions universelles [...] [comme un] écho à l'utopie saint-simonienne d'union des arts ».

soir de sa vie, mais il l'a aussi 20 ans plus tôt, en pleine activité (...ceci dit en 1887 il était toujours actif, à 70 ans), quand il se félicite, dans une autre Lettre, d'avoir contribué à « créer ce Paris *moderne* que nous envie le monde entier¹⁵ ». C'est en ce sens – chez lui comme dans la façon dont la postérité le juge – que nous rattachons Alphand à cette tradition d'ingénieurs polytechniciens bâtisseurs, et corrélativement vecteurs de la modernité.

*

Le deuxième concept, forcément lié, que nous souhaitons étudier chez Alphand, est celui du pouvoir par la technique (*technocratie*) et par l'industrie. Nous distinguerons ici deux traditions polytechniciennes complémentaires : d'une part celle d'un industrialisme saint-simonien, plutôt d'initiative privée, économiquement libéral, incarnée à l'époque par l'ingénieur des Mines Michel Chevalier (1806-1879, X1823), conseiller de Napoléon III, ou par l'ingénieur des Ponts Paulin Talabot (1799-1885, X1819), créateur de la ligne ferroviaire P-L-M ; d'autre part celle d'une action transformatrice arrimée à l'État et ses Grands Corps (conception aujourd'hui dominante du mot *technocratie*).

Il est difficile, tout au long de sa carrière, de rattacher d'une manière quelconque Alphand à la tradition saint-simonienne (qui a pourtant séduit un certain nombre de polytechniciens), qu'il s'agisse de la première, assez échevelée, du Père Enfantin (1796-1864, X1813), ou de la seconde, celle de l'industrialisme par le chemin de fer (Talabot). Toutefois, à la fin de sa carrière, sans doute à la suite de ses liens tissés avec Gustave Eiffel lors de l'Exposition universelle de 1889, mais aussi parce que le transport du public vers l'exposition universelle avait été source de nombreux soucis¹⁶, Alphand soutient un projet de métropolitain parisien Eiffel : « Il défend devant le Conseil municipal, avec une énergie toute jeune, un projet de chemin de fer métropolitain dont la Société des Établissements Eiffel demande la concession, en même temps que des projets de pénétration dans Paris du chemin de fer des Moulineaux jusqu'à l'esplanade des Invalides, et du chemin de fer du Nord jusqu'aux Halles [...]»¹⁷ »

Hors ce rapprochement de circonstance et sans doute ponctuel avec le privé en fin de carrière, entre l'Exposition de 1889 et sa mort en 1891, nous voudrions plutôt rattacher Alphand à la deuxième tradition technocratique ci-dessus, celle d'une action publique transformatrice. En nous gardant de tout anachronisme (le mot apparaît en France dans les

¹⁵ « Lettre à messieurs les membres de la Commission de l'organisation municipale de Paris et des communes du département de la Seine », 1868 (publ. Impr. de Poitevin, Paris, 1870). Nous soulignons ici le terme (comme nous l'avons indiqué le terme *modernité* lui-même semble n'apparaître que plus tard chez Alphand, en 1887).

¹⁶ Le livre de l'ancien préfet et ministre Christian Blanc, *Paris-Ville-monde*, Odile Jacob, 2015, contient des développements historiques, où il émet (à propos d'Alphand) l'idée que le métropolitain est lié aux problèmes d'acheminement du public aux expositions universelles.

¹⁷ *École Polytechnique, Le Livre du Centenaire, 1794-1894*, Paris, Gauthier-Villars, 1894-97 (notice consacrée à Alphand).

années 1930)¹⁸, nous émettons l'hypothèse suivante : Alphand pourrait-il être vu comme un précurseur de cette tradition technocratique à la française ? Plusieurs indices vont dans ce sens. Une certaine exaltation de la modernité, d'abord, comme nous venons de le voir ; le lien étroit avec le pouvoir politique, Haussmann et dans une moindre mesure l'Empereur – la même tradition que Delouvrier et ses collaborateurs X-Ponts dans les années 1960 ; la capacité à passer d'un régime politique à l'autre en conservant les mêmes fonctions, voire en accroissant son pouvoir. Mais ajoutons un autre élément, à notre sens déterminant quant à cette notion de *technocratie* : la tentation de l'ingénieur polytechnicien (ou du préfet, ou de nos jours l'énarque) de se substituer au pouvoir politique pour définir et mener lui-même l'action modernisatrice.

Cette tentation a pu exister chez Alphand, notamment lorsqu'il propose, en 1868, un statut administratif de « Paris-Capitale¹⁹ ». La lettre (publiée en 1870 et faisant une vingtaine de pages) est écrite anonymement sous la plume d'un « Habitant de Paris », mais clairement attribuée à Alphand – d'autant que, dès la première ligne, l'auteur se présente comme s'étant « occupé depuis un grand nombre d'années des affaires de [l]a ville », et plus loin comme « Président du jury d'une section de l'exposition universelle de 1867 ». Est-ce une afféterie d'Alphand que ne pas réellement la signer, ou juge-t-il qu'il outrepassse ses fonctions²⁰ ? Cette *Lettre*, dans laquelle il propose d'« arriver à une organisation administrative rationnelle de Paris » (formulation archétypique de l'organisation de la cité – la *politique* – par la *raison*), semble avoir été peu étudiée et peu citée ; d'autant que ces discussions sur le statut du Conseil municipal de Paris peuvent sembler de nos jours assez absconnes, et qu'il ne viendrait pas aisément à l'idée d'un chercheur en sciences politiques d'étudier les écrits d'un...ingénieur. Mais c'est justement l'immixtion de l'ingénieur Alphand dans l'organisation politico-administrative qui nous paraît ressortir à une amorce de *technocratie* – pouvoir par la technique, pouvoir des ingénieurs. Bien évidemment, on pourrait dire la même chose d'Haussmann, mais il est difficile de rattacher Hausmann à une quelconque tradition (ni d'ingénieurs, ni polytechnicienne). Tandis que l'ingénieur polytechnicien Alphand pourrait être vu comme un « technocrate » avant la lettre – avant que le terme apparaisse dans le contexte politique il est vrai fort différent des années 1930, chez des

¹⁸ Ceci dit, d'autres auteurs ont aussi associé dès le XIX^e s. tradition polytechnicienne et technocratie : voir Bruno Belhoste, *La Formation d'une technocratie. L'École polytechnique et ses élèves de la Révolution au Second Empire*, Paris, Belin, 2003.

¹⁹ « Bases d'une organisation départementale et communale pour Paris Capitale », projet de décret dans *Lettre...*, *op. cit.* La graphie avec tiret (« Paris-Capitale »), plus signifiante, apparaît dans les articles 4 et 10 du projet.

²⁰ Nous n'avons pu dans le temps imparti reconstituer l'histoire de cette *Lettre* ; à supposer que ce soit possible, ce serait fort intéressant à faire. S'il s'avérait que cette lettre (attribuée à Alphand) ne soit finalement pas de lui (notamment si elle était un pastiche rédigé pour lui nuire), nous retirerions avec humilité l'argument que nous en tirons, sans cependant modifier notre approche globale d'Alphand comme technocrate avant l'heure.

ingénieurs généralistes (des polytechniciens) à la recherche d'une politique modernisatrice et transformatrice dite de « troisième voie »²¹.

*

Et, pour préciser cette idée-là, en ce début de III^e République : la figure d'Alphand, porteur d'une volonté d'organisation de la cité (« Paris-Capitale »), nous paraît différente de celle des ingénieurs des Ponts réalisateurs du métro parisien, Edmond Huet (1827-1906, X1846), successeur d'Alphand à la direction des Travaux de la Ville, et Fulgence Bienvenüe (1852-1936, X1870). Ceux-là sont certes des ingénieurs bâtisseurs, mais dans un cadre politique et économique fixé ; ils n'ont pas un pouvoir aussi étendu²² et ne prétendent pas intervenir dans l'organisation politique – c'est cette intervention qui caractérise la *technocratie* (celle-ci pouvant même aller jusqu'à se considérer comme au-dessus du pouvoir politique car plus intelligente que lui). Alphand est aussi à distinguer, à l'inverse, des polytechniciens qui endossent la carrière politique, comme les ingénieurs des Mines qui furent ministres (notamment des Travaux Publics), Charles de Freycinet (1828-1923, X1846) et Charles Baihaut (1843-1917, X1862) ; ou comme l'ingénieur des Ponts Jean-Baptiste Krantz (1817-1899, X1836), qui participa lui aussi aux Expositions universelles de 1867 et de 1878, et qui par ailleurs embrasse une carrière politique de député puis sénateur de 1871 jusqu'à sa mort.

L'espace est certes mince, entre d'une part les polytechniciens issus des Corps d'État et restant ingénieurs, et d'autre part ceux devenant ministres (ce qui était plus commun au XIX^e siècle que ce le sera au XX^e). C'est dans cet espace que se niche le technocrate, et peut-être même dans cette période-là, au moment précis où se constitue définitivement la République, régime auquel pourrait bien être structurellement liée cette nouvelle élite d'ingénieurs-administrateurs. L'hypothèse est à creuser, mais Adolphe Alphand serait, à notre sens, une figure à étudier de manière plus approfondie dans le cadre d'une histoire des racines de la technocratie française. En tout état de cause, sans forcément le qualifier de *technocrate*, il convient d'inscrire Alphand dans la lignée des solides et puissants administrateurs et aménageurs publics.



²¹ Recherche d'une troisième voie entre deux hydres modernisatrices (le fascisme et le communisme dans le reste de l'Europe) et, dans un autre registre et un créneau plus étroit, entre une politique économique de la III^e République des années 1930 jugée trop molle et les débuts d'un planisme d'inspiration socialiste.

²² A. Picon (*L'Invention...*, *op. cit.*) évoque l'important pouvoir « dont joui[ssent] les grands techniciens de la période haussmannienne, comme Belgrand et surtout Alphand » (nous soulignons).